

S O M M A I R E

Actualité religieuse Crise du Magistère. Card Sarah p. 2 • Année 2023 Pascal & les jésuites p. 9, p 4 • St Thomas prince des docteurs p. 12 • Connaissance de la Foi Sur les fins dernières p. 15 • Chrétiens en société La laïcité, boussole de la république p. 19 • pas d'argent pour les églises ? p. 24 • Livres-Recensions René Coty p. 25 • Le Trésors des Randols p. 26 • La primauté de la foi sur l'obéissance au Pape p. 30 • Texte du mois Noël, une nuit de Lumière p. 31

EDITORIAL



Voici nos vœux, ami lecteur, pour 2024 :

”Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre
aux hommes de bonne volonté !”

« *La paix se publie par toute la terre ; la paix de l'homme avec Dieu, par la rémission des péchés ; la paix des hommes entre eux, la paix de l'homme avec lui-même par le concours de tous ses désirs à vouloir ce que Dieu veut. Voilà la paix que les anges chantent et qu'ils annoncent à tout l'univers. »*

Ces termes de Bossuet², sur le chant des anges en la nuit de Noël, expriment tout ce que nos âmes chrétiennes doivent se souhaiter au seuil d'une nouvelle année.

Il poursuit : « *La paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, premièrement à ceux à qui Dieu veut du bien ; et en second lieu à ceux qui ont eux-mêmes une bonne volonté ; puisque le premier effet de la bonne volonté que Dieu a pour nous est de nous inspirer une bonne volonté envers lui.*

« *La bonne volonté est celle qui est conforme à la volonté de Dieu : comme elle est bonne par essence et par elle-même, celle qui lui est conforme est bonne par ce rapport. Réglons donc notre volonté par celle de Dieu, et nous serons des hommes de bonne volonté, pourvu*

¹Lc 2, 14

²Elévations sur les Mystères 16° sem., 9° élev

que ce ne soit pas par insensibilité, par indolence, par négligence, et pour éviter le travail, mais par la foi que “nous rejetons tout sur Dieu³”.

« Les âmes molles et paresseuses ont plus tôt fait en disant tout à coup : que Dieu fasse ce qu'il voudra ; et ne se soucient que de fuir la peine et l'inquiétude. »

La paix que l'on souhaite aux hommes de bonne volonté n'est pas un mot vide, c'est le fruit d'une foi et d'une charité qui agissent vraiment pour la gloire de Dieu : « La bonne volonté, c'est le sincère amour de Dieu, et, comme parle saint Paul, “c'est la charité d'un cœur pur, d'une conscience droite, et d'une foi qui ne soit pas feinte”⁴.

« La foi est feinte en ceux où elle n'est pas soutenue par les bonnes œuvres ; et les bonnes œuvres sont celles où l'on cherche à contenter Dieu, et non pas son humeur, son inclination, son propre désir. »

Pour que l'année 2024 soit réellement bonne et sainte, nous ne chanterons donc pas sans plus le cantique des anges à Noël, nous le transformerons en une résolution concrète, chaque jour de l'année. Alors la bénédiction de Dieu nous viendra en aide ! •

ACTUALITE RELIGIEUSE

'L'Eglise n'est pas en crise, mais ses pasteurs le sont profondément.

Nous sommes en pleine crise du magistère' Card. Sarah

La crise du Magistère – non pas celle de son accueil par les fidèles mais de son exercice par ses détenteurs : Pape et évêques- en mode valse-hésitation depuis longtemps et devenue significative et programmatique de l'actuel Pontificat s'est manifestée même aux yeux des 'irénistes' et des 'attentistes' du marais lors de la publication récente du texte Fiducia supplicans. Avec R. de Mattei on peut noter dès maintenant au vu du flux

³ cf. 1 P 5, 7 : “déchargez-vous sur lui de toutes vos sollicitudes, car lui-même prend soin de vous”

⁴ 1 Tm 1, 5

incessant de conférences épiscopales (et pas seulement d'Afrique : Haïti, Ukraine, Hongrie), évêques et même cardinaux (Napier, Sturla) qui se distancient clairement ou s'opposent au document que « *le fait nouveau qui nous offre une clé d'interprétation du prochain conclave, est l'entrée en scène d'évêques et de cardinaux qui n'avaient jamais auparavant exprimé publiquement leur perplexité ou leurs critiques à l'égard du Pape François* » « *On pourrait dire qu'il s'agit d'une minorité, et c'est effectivement le cas. D'un autre côté, les évêques qui ont explicitement adhéré à la Déclaration Fiducia Supplicans constituent une minorité encore plus petite [Belgique, Suisse, RFA]. Mais il est intéressant de noter que les critiques les plus vives ont été exprimées précisément par ces 'périphéries' que le pape François a si souvent invoquées comme porteuses de valeurs religieuses et humaines authentiques,* » « *La grande majorité des évêques et des cardinaux ne se sont pas exprimés ou, lorsqu'ils l'ont fait, ont suggéré d'interpréter Fiducia supplicans en cohérence, et non en discontinuité, avec le Catéchisme de l'Église catholique et avec le précédent Responsum du 15 mars 2021. Une position intenable [dont la raison est] probablement à chercher dans la crainte d'entrer en conflit ouvert avec le pape François et les pouvoirs médiatiques qui le soutiennent. Ce centre magmatique et confus n'est cependant pas « bergoglien » « L'affrontement aura lieu dans une situation de « sede vacante », lorsque le pape François aura déjà quitté la scène, que les médias se tairont et que chaque électeur sera seul face à Dieu et à sa propre conscience. De quoi laisser penser que le prochain conclave sera conflictuel, pas court et peut-être pas sans rebondissements* »

Abbé Charles Tinotti

Ci-après le discours du Cardinal Robert Sarah lors de la présentation à Rome le 26 oct. du livre Credo. Compendium de la foi catholique de Mgr Schneider.

Ce catéchisme intitulé CREDO, publié par Mgr Athanasius Schneider est une réponse à ceux qui sont "perplexes face à la confusion doctrinale généralisée dans l'Église d'aujourd'hui". La FNAC le propose en précommande (en français) pour le 24 mars . Après les articles du Credo, la morale et les vertus, puis les sacrements de l'Église et à l'adoration de Dieu, le livre comprend un appendice utile de formules de foi, de

prières, de notes sur la liturgie, ainsi qu'un index de certaines erreurs. Il est surtout équipé de questions et de réponses pertinentes pour les problèmes de la société moderne, écrites de manière claire et précise sur une variété de sujets restés sans réponse dans les catéchismes des décennies précédentes, et qui font souvent l'objet de nombreuses attaques actuelles.

(...) En cette période de grave crise dans l'Église, de confusion, et surtout en entendant trop souvent des voix discordantes sortir de la bouche de beaucoup de prélats de haut rang sur des questions doctrinales et morales, et sur l'acceptation d'idéologies qui nient Dieu et ses enseignements sur la nature et la mission de l'homme, la publication du livre *Credo. Compendium de la foi catholique* est une initiative d'une grande importance, qui arrive à point nommé. En effet, aujourd'hui, une véritable cacophonie règne dans les enseignements des pasteurs : évêques et prêtres. Ils semblent se contredire. Chacun impose son opinion personnelle comme s'il s'agissait d'une certitude. Il en résulte confusion, ambiguïté, apostasie. Une grande désorientation, un profond désarroi et des incertitudes dévastatrices ont été inoculés dans l'âme de nombreux fidèles chrétiens.

Le philosophe allemand Robert Spaemann a bien décrit cette perplexité en citant la première épître de l'apôtre Paul aux Corinthiens : « Si la trompette sonne confusément, qui se prépare au combat ? » (1 Co 14, 8). C'est précisément la raison pour laquelle j'ai écrit dans l'introduction de ce livre :

« Beaucoup ont dit beaucoup de choses sur la foi catholique. Certaines affirmations sont confuses, d'autres sont complètement fausses. C'est pourquoi nous devons remercier Mgr Schneider pour cet exposé fidèle, concis, profond et vraiment à jour de l'enseignement de l'Église. Pleinement conscient de la mission qu'il a reçue lors de sa consécration épiscopale de transmettre pleinement et fidèlement ce qu'il a lui-même reçu de la tradition vivante de l'Église, Mgr Schneider invite dans ce *Compendium* tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté à approfondir et même, si nécessaire, à corriger leur connaissance de la doctrine catholique. Ses questions et réponses claires et concises facilitent cet approfondissement, et en même temps son annotation assidue des sources encourage une exploration plus profonde des richesses de la foi catholique.

Je suis persuadé que ce livre permettra à Mgr Schneider de remplir sa mission, à savoir venir en aide à ceux qui ont faim du pain de la saine doctrine,

mais je suis également convaincu que ce document se révélera être un outil important au cœur du travail missionnaire d'évangélisation et d'apologétique, en proclamant la vérité salvatrice de Jésus-Christ dans notre monde qui en a si désespérément besoin.

Ce livre nous rappelle la nature et le contenu bien structuré des vérités chrétiennes. Il nous aide à croire. Mais croire suppose savoir, et savoir implique un engagement de la raison pour mieux connaître, intérioriser, enseigner et transmettre. Avec ce livre, chacun de nous pourra peut-être retracer son itinéraire de foi, revenir aux fondamentaux, retrouver une foi sereine qui n'a pas honte d'elle-même. Ce livre peut aider à découvrir plus profondément Jésus-Christ, à l'aimer, à croire en lui et à pouvoir dire avec saint Paul : « Car je sais en qui j'ai cru, et j'ai l'intime conviction qu'il est capable de garder le dépôt qui m'a été confié » (2 Tm 1,12).

Nous ne croyons pas à une doctrine, mais nous aimons une personne, Jésus-Christ, en qui nous croyons. Nous ne croyons pas aux dogmes, aux idéologies, à la sagesse de ce monde (1 Cor 2,6), mais par notre foi en Jésus-Christ, chacun de nous peut dire : « Je crois en Jésus-Christ. Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Cette vie que je mène dans la chair, je la mène par la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi » (Gal 2,19-20). Nous croyons Celui qui a dit : « Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn 8,12). Lorsque la lumière manque, tout devient confus, il est impossible de distinguer le bien du mal. Il est donc urgent de retrouver le caractère de lumière propre à la foi, de sorte que si sa flamme s'éteint, toutes les autres lumières perdent aussi leur vigueur.

En effet, la lumière de la foi possède un caractère singulier, étant capable d'illuminer toute l'existence de l'homme. Pour qu'une lumière soit aussi puissante, elle ne peut pas provenir de nous-mêmes, mais d'une source plus originelle. Elle doit venir en définitive de Dieu.

Lorsque nous parlons de crise dans l'Église, il est important de souligner que l'Église, en tant que Corps mystique du Christ, continue d'être « une, sainte, catholique et apostolique ». La théologie et l'enseignement doctrinal et moral restent inchangés, immuables, indisponibles. L'Église, en tant que prolongement et extension du Christ dans le monde, n'est pas en crise. C'est nous, ses enfants pécheurs, qui sommes en crise. Elle jouit de la promesse de la vie éternelle : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. En effet,

Jésus dit à Pierre: « Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam et portae inferi non praevalerunt adversum eam » (Mt 16, 18). Nous savons, nous croyons fermement qu'il y aura toujours assez de lumière en elle pour celui qui veut sincèrement partir à la recherche de Dieu. L'Église n'est pas en crise, mais ses pasteurs le sont profondément.

L'appel de saint Paul à Timothée, son fils dans la foi, nous concerne tous : « Devant Dieu qui donne la vie à toutes choses et devant Jésus-Christ qui a rendu son vrai témoignage devant Ponce Pilate, garde ce qui t'a été confié, évite les discours vides et pervers et les objections de la fausse science. Quelques-uns, pour l'avoir suivie, se sont éloignés de la foi » (1 Tm 6,13.20-21). Le dépôt de la foi reste un don divin surnaturel.

Mais aujourd'hui, la crise de l'Église est entrée dans une nouvelle phase : la crise du magistère. Certes, le magistère authentique, en tant que fonction surnaturelle du Corps mystique du Christ, exercée et guidée invisiblement par l'Esprit Saint, ne peut pas être en crise. La voix et l'action de l'Esprit Saint sont constantes et la vérité vers laquelle il nous conduit est ferme et immuable.

L'évangéliste Jean dit : « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans la vérité tout entière ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera parce qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. Tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera » (Jn 16, 13-15). Le dogme, la doctrine, la révélation divine ne changent pas du tout. L'Église se tient devant le Seigneur pour l'adorer, pour le glorifier, et la manière de prier et de croire est immuable.

Lex credendi et lex orandi ont marché côte à côte et se sont nourries l'une l'autre tout au long de l'histoire de l'Église. Si nous croyons que notre dogme est comme une graine qui pousse chaque jour, pourquoi ne verrions-nous pas la façon dont nous prions et exprimons notre dogme de la même manière ? Les théologiens commencent l'étude de leur sujet en approfondissant leur connaissance du domaine tel qu'il leur est présenté dans l'Ancien Testament, dans les écrits du Nouveau Testament, dans les Pères de l'Église et enfin dans le Magistère de l'Église. Ce n'est qu'après avoir parcouru un long chemin qu'ils pourront revendiquer la connaissance de la Tradition et élaborer une théorie qui, d'une part, s'inscrit dans la continuité de la théologie antérieure et, d'autre part, offre une perspective actuelle et, d'une certaine manière, originale sur la question. Sans pour autant changer la doctrine.

« Il suffira d'un signe »

Pourquoi ne sommes-nous pas toujours convaincus par des arguments solides ?

L'orgueil, bien souvent, nous rend aveugles aux preuves qui s'accumulent.

Ronan Archier – France Catholique n° 3829 13 octobre 2023

S'il est une chose qui peut étonner des chrétiens épris du Christ, c'est l'indifférence vis-à-vis de la foi ; et si une chose peut les frustrer, c'est lorsque des proches, placés devant un miracle qui semble incontestable ou un argument « imparable », ne se convertissent pas sur-le-champ. On aimerait bien qu'ils se jettent à genoux aussitôt en proclamant la gloire de Dieu. Pourquoi donc des signes ne suffisent-ils pas à se convertir ? Quelle est leur place dans un chemin de conversion ?

Par définition, un signe est une réalité perçue qui nous permet de conclure à l'existence d'une autre réalité non immédiatement perçue. Dans le cas de la foi, il s'apparente à la « preuve » au sens juridique du terme. Dans une enquête policière, c'est par un faisceau de preuves que l'on établit la culpabilité de quelqu'un : il était sur les lieux du crime, le couteau lui appartenait, etc. Aucune de ces preuves, prise isolément, n'est décisive. C'est leur ensemble qui converge vers une conclusion.

L'acte de foi n'est pas le fruit d'une démonstration, mais des « signes » prépareront cet acte. Certains croiront après avoir étudié minutieusement le linceul de Turin, d'autres en étant frappés par un miracle. Certains seront touchés par le message et la vie du Christ, d'autres en vivant l'expérience d'une rencontre bouleversante dans la prière. Ces « preuves » ne suffiront jamais pour se convertir à Dieu, il faudra toujours une volonté mue par la grâce. Pourtant, sans elles, l'acte de foi n'a que peu de chance de se produire.

Un film à voir : « Jésus, l'enquête »

Une illustration remarquable de l'importance des motifs de crédibilité se trouve dans le film Jésus, l'enquête, inspiré du livre The Case for Christ de Lee Strobel. Ce film – tiré d'une histoire vraie – raconte la conversion d'une femme, Leslie Strobel, dont le mari cherche à prouver par tous les moyens que sa foi n'est pas rationnelle. Les deux époux ont une approche radicalement différente de la foi, due à leur différence de psychologie. Leslie se convertit rapidement à

partir d'une rencontre qu'elle considère comme providentielle. Cela lui suffit. Et tout au long du film, elle défend sa foi en soutenant qu'elle a « senti quelque chose », qu'elle a fait l'expérience d'une rencontre qui transforme sa vie. Sa démarche est plus affective. Et l'amitié avec une infirmière croyante joue également un rôle crucial dans sa conversion. Cette infirmière avec beaucoup de délicatesse invite Leslie à faire usage de sa liberté, sans lui forcer la main. Quand celle-ci lui demande conseil, elle se borne à lui répondre : « Que croyez-vous devoir faire ? » Son mari, Lee Strobel, possède au contraire une forme d'esprit plus rationnelle. Faisant des recherches poussées sur l'historicité des Évangiles, il se trouve peu à peu confronté à de plus en plus de preuves de la résurrection du Christ. Pourtant, il refuse d'accepter la foi. Dès lors, plusieurs éléments vont intervenir qui auront un rôle dans son combat intérieur.

Il faut en premier lieu noter la dimension psychologique. En effet, Lee Strobel a une relation blessée avec son père qui l'empêche, à son insu, d'accueillir la paternité de Dieu. C'est au moment où il découvre l'amour discret mais réel de son père pour lui qu'une porte s'ouvre en son cœur. Intervient également la dimension morale : son orgueil et son entêtement l'empêchent d'envisager d'avoir tort. Il faudra qu'il commette une erreur aux conséquences dramatiques pour avoir l'humilité de s'ouvrir au Christ.

Dans l'acte de foi, la volonté a un rôle essentiel. Deux personnes nous montrent cette part de volonté dans la foi : une personne blessée par la faute de Lee Strobel lui disant : « Vous n'avez pas voulu voir » et un collègue le provoquant par ces mots : « Assez de preuves seront-elles assez de preuves ? » Il n'y a jamais assez de preuves tant que l'on n'a pas envie d'adhérer. Enfin et surtout, remarquons le rôle décisif de la grâce. Comment ne pas souligner l'attitude exemplaire de son épouse qui prie sans cesse pour lui et accepte des sacrifices pour lui ? Toutes ces dimensions s'entremêlent dans l'acte de foi. En pénétrant dans la complexité de cet acte, nous comprenons mieux pourquoi adhérer au Christ est l'œuvre de toute une vie.

Le 'saut' de la foi

La foi consiste donc à passer du plan des signes, aussi clairs soient-ils, au plan des réalités surnaturelles, vers lesquelles ils nous orientent. En ce sens, la célèbre conversion de saint Thomas est éloquent. Absent lors de l'apparition aux apôtres, il demande un signe, qui lui sera accordé la semaine d'après. Mais l'expression « Mon Seigneur et mon Dieu » semble indiquer que l'apôtre est

passé du « signe » à la foi. Il voit les plaies du Christ avec ses yeux de chair et il reconnaît le Fils de Dieu ressuscité avec le regard de la foi. C'est pourquoi son homonyme du XIII^e siècle, saint d'Aquin, commentera : « L'apôtre Thomas vit une chose et en crut une autre : il vit un homme et il confessa qu'il croyait à un Dieu, lorsqu'il s'écria : "Mon Seigneur et mon Dieu". »

Notons enfin, qu'une fois acceptée la divinité du Christ, la foi nous ouvre des champs nouveaux. Un peu comme lorsqu'une personne d'abord frappée par la beauté extérieure d'une église pénètre en elle et y découvre de nouvelles splendeurs. La voilà subjuguée par l'éclat des vitraux qui semblaient si ternes du dehors. De même, la foi change le regard et on ne peut plus voir le monde de la même manière quand on sait que le Christ l'a sauvé par sa Croix.

D'où cette proposition paradoxale de saint Thomas : « La lumière de la foi fait voir ce que l'on croit. » La foi aimante fait voir partout la présence du Bien-Aimé. Et s'il faut des motifs rationnels pour entrer dans la foi, ce sont bien des motifs spirituels qui nous font y demeurer.

2023: ANNÉE BLAISE PASCAL & ST THOMAS D'AQUIN

Pascal contre les jésuites

Aussi haletantes, pour les lecteurs du Grand Siècle, que les séries américaines contemporaines, Les Provinciales mirent sur la place publique des confrontations théologiques jusque-là réservées plutôt à l'Université de Paris.

Les répercussions de cet affrontement sur les siècles suivants seront colossales.

P. Jean-François Thomas s.j - France Catholique n°3818 16 juin 2023 pp. 18 & 23

Il faut se replacer dans le contexte de l'époque pour comprendre ce qui apparaît comme très étranger à notre temps. Les jésuites sont à l'apogée de leur gloire et de leur influence politique et religieuse. Ils sont les confesseurs et les éducateurs des rois et des grands. Ils ont parfois adapté aux et aux états de vie les lois universelles de la morale chrétienne. Ce que l'on nomme « casuistique » ne fait pas l'unanimité chez ceux qui avaient une approche plus ascétique, comme les religieuses de Port-Royal, des Solitaires qui s'agrégèrent à cette abbaye et de tout le mouvement janséniste. La dimension morale l'emporte alors sur le problème théologique et les jésuites n'utilisent pas toujours les bons arguments et des moyens heureux pour répondre à leurs détracteurs jansénistes.

Les deux camps s'opposent féroce­ment. Si les jésuites semblent gagner dans un premier temps, les jansénistes prendront leur revanche au siècle des Lumières. Vainqueurs et vaincus, ils sont des éléments essentiels du grand bouleversement qui va saisir d'effroi la France, puis l'Europe, à savoir la Révolution.

Opposition frontale

Au départ de la controverse, se situe le débat sur la grâce divine et sur la liberté humaine, les jansénistes interprétant saint Augustin de la façon la plus stricte possible et les jésuites se montrant plus pélagiens [doctrine condamnée par l'Église, soutenant que l'homme peut assurer son salut par son seul libre-arbitre, NDLR], ceci pour contrer Luther et Calvin. Rapidement le débat s'éloigne des questions doctrinales pour se transformer en règlement de compte, à la suite d'un ouvrage du janséniste Antoine Arnauld, Lettre à une personne de condition, qui attaque la casuistique jésuite et la morale qui en découlerait. L'ouvrage, qui met le feu aux poudres, s'attire les soupçons des docteurs de la Sorbonne.

Déjà vif, le débat s'emballe à la suite d'un autre ouvrage, écrit en défense de la Lettre d'Arnauld : Les Provinciales, de Blaise Pascal.

Un talent exceptionnel derrière une plume mystérieuse

Soutenus par Richelieu et par le roi, les jésuites font interdire l'ouvrage de Pascal dès la parution anonyme des premières Lettres : ils ont en effet compris à quel point ces Provinciales sont dangereuses pour leur image, car ils reconnaissent le talent exceptionnel qui se cache derrière la plume mystérieuse, d'autant plus que, dans leurs rangs à l'époque, aucun religieux n'est susceptible de s'élever à un tel niveau de perfection. Ils lancent à la charge le Père Jacques Nouët qui se fend de toute une série de Réponses aux Lettres Provinciales publiées par le secrétaire du Port-Royal contre les PP. de la Compagnie de Jésus sur le sujet de la morale desdits Pères, le plus souvent bien maladroites.

Le génie des jansénistes a donc consisté à choisir Blaise Pascal comme leur David face au Goliath jésuite, au lieu de laisser Antoine Arnauld défendre par lui-même sa Lettre à une personne de condition. Sans l'intervention de Pascal, les jansénistes auraient été battus à plate couture et cette fameuse polémique aurait été étouffée dans l'œuf.

Un effet durable

Les cibles des jansénistes sont exclusivement les jésuites alors que la morale dite relâchée n'est point leur apanage, mais, comme ils sont les plus puissants, les plus influents, il est normal qu'ils deviennent les opposants privilégiés. Une grande partie du haut et du bas clergé séculier prend d'ailleurs parti pour les critiques jansénistes contre la casuistique jésuitique, ce qui aura un effet durable puisque Innocent XI la condamnera en 1679 et Bossuet fera voter sa censure par l'assemblée du clergé en 1700.

Les Provinciales, rédigées dans un style de comédie, organisent l'hostilité de toujours contre la Compagnie de Jésus et préparent ainsi la suppression de cet ordre religieux qui surviendra en 1773. Le jansénisme n'est plus alors un mouvement religieux mais une force politique. Les apologistes jésuites essayent de répondre point par point aux différentes Provinciales au fur et à mesure de leur publication, en s'attachant surtout à fournir des arguments et non point à rivaliser avec le style pascalien. Ils avancent que c'est Port-Royal qui devait être accusé, que Les Provinciales sont un agrégat de citations éparses, que les jansénistes se contentent d'utiliser d'anciennes accusations et qu'ils généralisent à partir de quelques cas isolés. En vain. Même si la noblesse et la bourgeoisie fréquentent les collèges des bons pères, elles lisent avec délice les attaques pascaliennes contre leurs maîtres spirituels et intellectuels. De façon étonnante, certains membres de Port-Royal ne voient pas d'un bon œil l'utilisation de la raillerie et la caricature. Cependant, la machine est lancée et ne pourra plus s'arrêter dans sa course.

Héritage ambigu

Jusque-là surtout critiqués pour leur jeu politique, les jésuites sont dorénavant attaqués à propos de leur morale jugée laxiste, dévoyée, hypocrite. Ce sera un déferlement d'écrits, de pamphlets contre eux. Et l'inverse sera vrai. Constamment les braises seront réchauffées par des publications polémiques, dans un sens ou dans un autre.

Pascal voulut œuvrer pour la religion chrétienne, ceci n'est pas douteux. Mais ceux qu'il attaqua la servaient aussi, cela est évident. En introduisant l'opinion et l'usage de la raison personnelle dans un débat théologique mis à la portée du grand public, Pascal ne se rendit pas compte qu'il minait l'autorité de l'Église. Les philosophes des Lumières s'inspireront de sa méthode pour réduire à néant les jésuites puis pour lutter contre l'Église. En revanche, Les

Provinciales n'aidèrent guère le jansénisme malgré leur succès. Sur son lit de mort, Pascal aurait maintenu son horreur de la morale travestie, mais renié les critiques théologiques de ses Provinciales. Seules l'éternité et la charité purent finalement apaiser la sanglante bataille.

St Thomas d'Aquin, le Prince des Docteurs

Saint Thomas d'Aquin offre cette singularité d'avoir été non seulement proposé par le Magistère comme « docteur », mais comme « LE docteur » de l'Église.

Le Père Daniel Ols, o. p., de l'Académie pontificale de théologie, explique pourquoi. - France Catholique n°3816 du 2 juin 2023 pp. 23-25

Elu pape le 7 janvier 1566, le cardinal Michele Ghislieri, dominicain, prit le nom de Pie V. Le 11 avril 1567, il proclame, par la bulle *Mirabilis Deus*, saint Thomas d'Aquin docteur de l'Église. Aujourd'hui, nous ne serions pas trop stupéfiés par un tel acte : nous nous sommes habitués à ce que, de temps à autre, un pape proclame un docteur de l'Église. Mais, pour comprendre l'importance et la résonance de cet acte, il faut considérer que, alors que l'Église existait depuis plus de mille cinq cents ans, cela ne s'était jamais vraiment produit.

Certes, en 1295, le pape Boniface VIII avait attribué, dans la décrétale *Gloriosus Deus*, ce titre à ceux que, dans l'Église latine, on nommait Pères mais aussi docteurs de l'Église et qui étaient – c'est le pape qui les énumère – les saints Grégoire le Grand, Augustin, Ambroise et Jérôme : cela, semble-t-il, n'avait soulevé aucun enthousiasme particulier ni suscité aucune controverse, parce qu'il ne s'agissait que de la consécration d'un état de fait. Le propos de la décrétale n'était pas, en premier lieu, de décerner à ces saints le titre de 'docteur', mais de prescrire à toute l'Église la célébration de leur fête selon l'Office double des fêtes des apôtres, des évangélistes « et aussi des docteurs de l'Église »

Hérésies anéanties

Par la bulle *Mirabilis Deus*, en revanche, saint Pie V entend proclamer de façon spécifique l'attribution à saint Thomas d'Aquin du titre de docteur de l'Église, en ordonnant que sa fête soit célébrée comme fête d'obligation dans le royaume de Naples et « ailleurs, comme est célébrée la fête des quatre autres docteurs de l'Église catholique ». Le motif de cette agrégation de saint Thomas aux quatre docteurs de l'Église – agrégation immortalisée par une fresque du

premier cloître de notre couvent de Sainte-Marie-sur-la-Minerve, à Rome – est ainsi énoncé par saint Pie V : « Puisque la providence de Dieu tout-puissant a fait que, depuis que le docteur angélique a été compté au nombre des habitants des cieux, la force et la vérité de sa doctrine ont anéanti de nombreuses hérésies pleines de confusion, comme cela s'est manifesté souvent déjà et, récemment, de façon évidente, dans les sacrés décrets du concile de Trente, nous ordonnons que la mémoire de celui qui, par ses mérites, délivre quotidiennement la terre entière d'erreurs funestes, soit vénérée avec une gratitude et une piété encore plus grandes qu'auparavant » (bulle *Mirabilis Deus*).

On pourrait facilement multiplier les citations des papes de l'époque moderne en l'honneur de saint Thomas. Notons cependant que, si ces papes se montrent prodigues dans l'emploi des superlatifs, ils ne se soucient guère de justifier cette prodigalité. Mais, avec Léon XIII – pape de 1878 à 1903 –, les choses changent. L'encyclique *Aeterni Patris* (4 août 1879), qui eut une grande importance, ne se contente pas d'honorer saint Thomas. Elle indique dans sa doctrine et, en particulier, dans sa philosophie, l'antidote nécessaire face au développement des philosophies modernes. Et il n'y a pas à s'étonner que l'on ait eu recours à un théologien pour cela : en effet, la théologie ne peut vivre sans l'aide de la philosophie, mais, comme le rappelait saint Thomas lui-même, si la théologie utilise la philosophie, elle ne peut pas utiliser n'importe quelle philosophie, mais, bien évidemment, seulement la philosophie vraie et c'est à la théologie qu'il appartient de juger de cette vérité.

Fondée sur cet enseignement de saint Thomas, l'encyclique *Aeterni Patris* encourage fortement l'étude et l'adoption de la philosophie qui soutient l'élaboration théologique de saint Thomas, tout en nous expliquant – au moins en partie – ce qui fait à ses yeux la grandeur du saint.

« Tenir saintement les principes de saint Thomas »

Les successeurs de Léon XIII suivirent son exemple et parfois même d'une manière qui a pu sembler quelque peu excessive. Par le motu proprio « *Doctoris angelici* » du 29 juin 1914, saint Pie X prescrivit aux écoles philosophiques italiennes de « tenir saintement les principes et les doctrines principales de Thomas d'Aquin » et, un mois plus tard, le 27 juillet 1914, la Congrégation des études publia vingt-quatre « thèses approuvées de la philosophie thomiste ». Il fut cependant précisé par la suite, en particulier par

Benoît XV en 1917, que tenir chacune de ces thèses n'était pas une obligation absolue...

Les thèses en question ne sont pas sans intérêt, parce qu'elles permettent de comprendre ce qui, à cette époque, semblait important dans l'enseignement de saint Thomas. Il ne saurait être question ici d'examiner ces thèses une à une, mais on peut indiquer, de façon générale, qu'elles sont orientées à contraster la philosophie idéaliste qui, alors, était devenue dominante et qui n'est pas conciliable avec la foi chrétienne.

En des temps plus récents, on peut constater que bien des documents du concile Vatican II sont inspirés en grande partie par les doctrines thomistes. En particulier, l'affirmation selon laquelle « ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, ceux-là peuvent arriver au salut éternel » (Vatican II, Constitution dogmatique *Lumen gentium*, c. 2, n. 16), trouve son origine dans l'enseignement de saint Thomas qui écrit, par exemple : « Tous les articles de la foi sont contenus implicitement dans les premiers de ces articles, à savoir, croire que Dieu est et est provident à l'égard du salut des hommes, selon ces mots de l'épître aux Hébreux, XI, 6 : celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il existe et qu'il récompense ceux qui le cherchent. En effet, dans l'existence divine est compris tout ce que nous croyons exister éternellement en Dieu et, dans la foi à la providence, est inclus tout ce que Dieu, au long des temps, dispense pour le salut des hommes et qui est chemin vers la béatitude » (IIa IIae, q. 2, a. 7, c.).

Un style simple et précis

Il conviendrait peut-être encore de remarquer qu'outre l'indubitable valeur spéculative de ses œuvres, saint Thomas d'Aquin s'est imposé par la clarté et la précision de ses enseignements. Son style est simple et précis ; ses développements n'ont qu'un seul but : exposer la vérité, qui est « en elle-même robuste et n'est ébranlée par aucun assaut » (*Summa contra gentiles*, I, 4, c. 10). Les multiples recommandations des papes ne sont pas obsolètes. Il serait nécessaire que les jeunes étudiants chrétiens apprennent à lire le docteur angélique : son latin n'a rien de difficile et ses enseignements ne sont pas surannés, mais ils donnent la joie profonde de pénétrer quelque peu le mystère de Dieu et de son action.

Jacques Maritain l'a dit de façon inoubliable : « Enfin ! grâce à Raïssa, je commence à lire la Somme théologique. Comme pour elle, c'est une délivrance, une inondation de lumière. L'intellect trouve sa patrie »⁵ : saint Thomas d'Aquin a bien mérité son titre de docteur !

CONNAISSANCE DE LA FOI

Les fins dernières : un sujet en souffrance

Par Mgr Kuijen, ancien official à la Cong. de la foi

1. Un sujet négligé et mal transmis depuis longtemps

Depuis des décennies, l'enseignement des fins dernières est négligé dans l'Église. Ainsi, Paul VI constatait-il en 1971 : « On parle rarement et peu des fins dernières[1]. » S'appuyant sur une analyse de 280 homélies sur les fins dernières publiées entre 1860 et 1990, Michael Ebertz a mis en évidence l'érosion, puis la dissolution progressive du code eschatologique traditionnel, en sorte que de la tripartition ciel / purgatoire / enfer, il ne reste pratiquement que le ciel[2]. Ebertz relevait en particulier le lien entre cette *mutilation des fins dernières* et l'abandon d'une image de Dieu contrastée au profit d'une représentation d'un Dieu mou qui a pitié de tout, aimant et doux[3].

2. Typologie des déficits majeurs dans la présentation des fins dernières

Les graves négligences sur le plan de la présentation des fins dernières dans la catéchèse, la théologie et la prédication ont contribué à la diffusion de nombreuses opinions erronées parmi les fidèles. Le P. Philippe-Marie Margelidon, o.p., a relevé les quatre points problématiques suivants[4] : en premier lieu, les discours sur l'âme, son immortalité et sa distinction d'avec le corps sont évacués ou minorés. En second lieu, la disparition ou la négation de la crainte de Dieu, du jugement et des peines éternelles de l'enfer, conséquence de l'abandon ou de la relativisation de la notion de péché mortel. En troisième lieu, l'oubli de la relation entre le péché et la peine, de même que celui de la nécessité de la réparation et de la pénitence, ce qui rend incompréhensible l'idée de purgatoire. En quatrième lieu, l'universalisme eschatologique, sur lequel nous reviendrons : on pense qu'il n'y a pas d'enfer ou que l'enfer est vide ; les damnés et les démons, s'ils existent, seront sauvés à la fin (apocatastase).

⁵Carnet de notes [15 sept. 1910] DDB, 1965

Ajoutons deux autres erreurs. La première concerne la résurrection qui est parfois située immédiatement après la mort, faute d'une juste anthropologie chrétienne comprenant la permanence de l'âme au cours du temps intermédiaire entre la mort et la résurrection à la fin des temps (cf. CEC, no 1001). Ainsi le P. Gregory Gay, Supérieur général de la Congrégation de la mission, annonçait-il en 2009 la célébration de « l'anniversaire de la mort et de la résurrection de nos fondateurs saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac[5] ». Les corps de ces deux saints étant encore présents sur terre, ces propos aberrants présupposent qu'il n'existe aucun lien d'identité entre le corps historique et le corps ressuscité. Or, ceci est contraire à la définition dogmatique du concile de Latran IV (1215), selon laquelle « tous ressusciteront avec leur propre corps qu'ils ont maintenant, pour recevoir [...], les uns un châtiment sans fin avec le diable, les autres une gloire éternelle avec le Christ » (chap. 1 : DzH, no 801).

La seconde erreur consiste à penser que l'homme pourrait encore opter pour ou contre Dieu après la mort. Contre cette *option finale*[6] qui relativise les choix posés ici-bas, il faut affirmer que « la mort met fin à la vie de l'homme comme temps ouvert à l'accueil ou au rejet de la grâce » (CEC, no 1021). De fait, chacun est jugé sur les œuvres accomplies « pendant qu'il était dans son corps » (2 Co 5, 10). Sachant qu'« avec la mort, le choix de vie fait par l'homme devient définitif[7] », « c'est [...] pendant sa vie qu'il faut se repentir. Le faire après ne sert à rien[8] ». Cette doctrine implique que le purgatoire ne doit pas être conçu comme une sorte de seconde chance pour passer de la perdition au salut : « L'état de purification n'est pas un prolongement de la situation terrestre, comme si, après la mort, était donnée une autre possibilité de changer son propre destin[9]. »

3. Le problème de "l'automatisme du salut"

Toutefois, aujourd'hui le problème majeur menaçant la doctrine catholique des fins dernières est la *présomption du salut*. Par le passé, il était admis comme une évidence que tous les hommes ne seront pas sauvés, sans que soit ignoré ou nié pour cela que Dieu veut le salut de tous. Le Docteur commun écrivait ainsi lapidairement : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » [1 Tm 2, 4] Mais cela ne se passe pas ainsi[10]. » Les débats ne portaient donc pas sur le *fait* de la réprobation, mais sur le *nombre* qui en ferait l'objet, ou plutôt sur la *proportion* entre les élus

et les réprouvés. Ainsi, ce n'est qu'au cours du XIX^e siècle que la position du petit nombre (relatif) des élus, jusque-là prépondérante parmi les théologiens, vint à décliner[11].

Remarquons que la doctrine d'un salut seulement partiel se trouve également dans des textes du magistère. Le concile de Trente déclare ainsi : « Bien que lui [le Christ] soit "mort pour tous" [2 Co 5, 15], tous cependant ne reçoivent pas le bienfait de sa mort, mais ceux-là seulement auxquels le mérite de sa Passion est communiqué[12]. » De son côté, le *Catéchisme romain* de 1566 affirmait : « Si nous en considérons la vertu, nous sommes obligés d'avouer que le sang du Seigneur a été répandu pour le salut de tous. Mais si nous examinons le fruit que les hommes en retirent, nous comprenons facilement que beaucoup seulement, et non pas tous, en ont profité[13]. » Un catéchisme célèbre publié en 1905 enseignait à son tour : « Jésus-Christ est mort pour le salut de tous, mais tous ne sont pas sauvés parce que tous ne veulent pas le reconnaître, tous n'observent pas sa loi, tous ne se servent pas des moyens de sanctification qu'il nous a laissés[14]. »

Le consensus autour d'un salut partiel [quant au nombre des sauvés] s'est effrité à partir du milieu du XX^e siècle. Trois jésuites peuvent figurer ici comme précurseurs de la position qui réduit la damnation à une hypothèse : Teilhard de Chardin (vers 1926-1927), Otto Karrer (en 1934) et Henri Rondet qui demandait en 1943 : « Il y a des démons en enfer, mais y a-t-il des hommes[15] ? » Depuis lors, notamment Karl Rahner et Hans Urs von Balthasar – là encore des jésuites – ont diffusé l'opinion dite de « l'espérance pour tous », d'après laquelle il serait non seulement *permis*, mais il *faudrait espérer* le salut de tous les hommes, sans pouvoir l'affirmer. Cette position a été qualifiée de « largement dominante chez les plus grands théologiens d'aujourd'hui[16] », encore que des auteurs importants tels les cardinaux Charles Journet et Leo Scheffczyk, le dominicain Jean-Hervé Nicolas ou le jésuite Cándido Pozo ont maintenu que, de fait, des hommes se damnent.

En réalité, la position de « l'espérance pour tous », qui sert au moins tendanciellement à contourner la doctrine de l'enfer, même si elle maintient verbalement la possibilité de la damnation, est dépassée chez nombre de théologiens – sans parler des prêtres et des fidèles du rang – en direction d'une exclusion de la damnation (les groupes conservateurs ou traditionalistes, sans parler de l'islam, dérogent toutefois à cette tendance). Le théologien Bernhard Lang concluait ainsi : « Celui qui prend au sérieux le message du pardon ne

peut croire à aucun enfer[17]. » Le salut devient par là un acquis pour tous, avec pour corollaire la négation théorique ou pratique de l'enfer comme, de fait, chez Yves Congar[18]. Pour le moins, l'hyper-accentuation contemporaine de la miséricorde divine au détriment de la justice réduit à l'extrême la probabilité de la perdition, comme chez Gustave Martelet écrivant : « Jamais l'Évangile ne nous présente un pareil refus [du salut] comme une virtualité plausible et dont Jésus pourrait se montrer satisfait. [...] Celle-ci nous semble relever [...] de ce qu'on peut appeler *l'impensable* ou *l'absurde*[19]. »

4. Conséquences de cette position

Il est évident que la présomption du salut a des conséquences désastreuses sur la totalité du christianisme, dégradé de ce fait en *une religion sans enjeu*, donc inutile. On songe, entre autres, à la suppression d'un frein puissant au péché grave, la ruine de la notion d'état de grâce, l'inutilité de la conversion et de la pénitence, le naufrage de la discipline sacramentelle, la diminution du zèle et des vocations pour la mission et la conversion des âmes, etc. Cette problématique a été reconnue depuis longtemps au plus haut niveau, sans que les pasteurs y apportent malheureusement de réponse adéquate. Ainsi, Paul VI observait-il déjà : « Aujourd'hui, la sécularisation nous fait perdre la conscience du terrible risque dont notre sort futur est l'enjeu[20] », tandis que Benoît XVI déplorait que « beaucoup de nos frères vivent comme s'il n'y avait pas d'au-delà, sans se préoccuper de leur salut éternel[21] ».

5. Brève esquisse de quelques remèdes

Contre l'automatisme du salut et du pardon divin, il convient tout d'abord de rappeler que ceux-ci sont liés à des conditions, notamment la fidélité aux commandements (cf. *Mt* 6, 14-15 ; 7, 21 ; 19, 16-17). Alors que l'idée d'un Dieu "automate du pardon" le fait ressembler à « un chat qui ronronne sur le radiateur[22] », il serait ensuite urgent de retrouver une image de Dieu plus équilibrée, alliant bonté et sévérité (cf. *Rm* 11, 22), comme le prônait déjà le concile de Trente : « Parce que "nous péchons tous en bien des choses" [*Jc* 3, 2 ; can. 23], chacun doit avoir devant les yeux non seulement la miséricorde et la bonté, mais aussi la sévérité et le jugement[23]. »

En outre, il faut faire savoir que la séparation entre sauvés et damnés, opérée par le jugement, est une vérité révélée. La thèse de l'espérance d'un salut universel peut et doit donc être réfutée, tandis qu'il est possible de répondre aux objections majeures contre l'existence de la damnation[24].

Pour terminer, il est indispensable de restaurer enfin l'orthodoxie doctrinale de la prédication à l'occasion des funérailles, aujourd'hui affligeante, en mettant notamment fin à la "canonisation" quasi systématique des défunts.

Mgr Christophe J. Kruijen

Docteur de l'Université de l'Angelicum. Thèse publiée : *Peut-on espérer un salut universel ?* [24]

- [1] Paul VI, Audience générale, 8 septembre 1971.
- [2] Voir à ce sujet Michael N. Ebertz, *Die Zivilisierung Gottes. Der Wandel von Jenseitsvorstellungen in Theologie und Verkündigung*, Ostfildern, Schwabenverlag, 2004.
- [3] Cf. Michael N. Ebertz, « Die Zivilisierung Gottes und die Deinstitutionalisierung der "Gnadenanstalt". Befunde einer Analyse von eschatologischen Predigten », *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie. Sonderhefte* 33 (1993), p. 92-125, ici p. 112 et p. 119.
- [4] Cf. *La Nef*, no 352, novembre 2022, p. 18.
- [5] Gregory Gay, « Lettre à la Famille Vincentienne », 13 mai 2009, repris dans *Nuntia. Bulletin mensuel d'information de la Curie générale de la CM*, no 6, juin 2009, p. 1.
- [6] Pour une réfutation de cette théorie dangereuse, voir la thèse du P. Pius Mary Noonan, *L'option finale dans la mort. Réalité ou mythe ?*, Paris, Téqui, 2016.
- [7] Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 30 novembre 2007, no 45.
- [8] Benoît XVI, Angélus, 30 septembre 2007.
- [9] Jean-Paul II, Audience générale, 4 août 1999.
- [10] Thomas d'Aquin, *Sum. theol.*, Ia, q. 19, a. 6, arg. 1.
- [11] Cf. Guillaume Cuchet, « Une révolution théologique oubliée. Le triomphe de la thèse du grand nombre des élus dans le discours catholique du XIXe siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* 41 (2010), p. 131-148.
- [12] Concile de Trente, 6e session, 13 janvier 1547, *Décret sur la justification*, chap. 3 (*DzH*, no 1523).
- [13] *Catechismus Romanus*, 2, 4, 24.
- [14] *Catéchisme de saint Pie X*, Bouère, Dominique Martin Morin, 2004, p. 112.
- [15] Henri Rondet, *Y a-t-il un enfer ?*, Le Puy, sans éditeur, 1943, p. 23.
- [16] Bernard Sesboué, *La résurrection et la vie. Petite catéchèse sur les choses de la fin*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, p. 163.
- [17] Bernhard Lang, art. « Hölle », *Neues Handbuch theologischer Grundbegriffe*, t. 2, éd. P. Eicher, München, Kösel, 2005, p. 173.
- [18] Déplorant la reprise littérale des textes évangéliques sur la damnation dans *le Catéchisme de l'Église catholique*, Congar ajoute à propos de l'enfer : « Il y en a un auquel je ne crois pas du tout, à savoir celui d'une peine éternelle, complètement vaine puisque n'aboutissant à aucune conversion » (avant-propos du livre de Jean Elluin, *Quel enfer ?*, Paris, Cerf, 1994, p. 7).
- [19] Gustave Martelet, *L'au-delà retrouvé. Christologie des fins dernières*, Paris, Desclée, 1975, p. 182.
- [20] Paul VI, Audience générale, 8 septembre 1971.
- [21] Benoît XVI, Homélie au cours des vêpres à Fatima, 12 mai 2010.
- [22] Marie Balmay et Daniel Marguerat, *Nous irons tous au paradis. Le Jugement dernier en question*, Albin Michel, 2012, p. 23.
- [23] Concile de Trente, *Décret sur la justification*, chap. 16 (*DzH*, no 1549).
- [24] Cf. Christophe J. Kruijen, *Peut-on espérer un salut universel ? Étude critique d'une opinion théologique contemporaine concernant la damnation*, Paris, Parole et Silence, 2017.

CHRETIENS EN SOCIÉTÉ

La laïcité, boussole de la République

Main dans la main avec la franc-maçonnerie, la République française depuis ses origines martèle et impose un prétendu principe de laïcité. En réalité, loin de garantir la séparation des pouvoirs spirituel et temporel, ce « principe » est celui d'un

antichristianisme et d'une religion du « progrès humain » affirmant sans trêve l'autonomie de la volonté. Un programme bien visible avec les débats actuels autour de l'euthanasie et sur lequel on ne peut se faire aucune illusion.

Ph. PICHOT-BRAVARD Maître de conférences HDR Homme Nouveau n°1774 31 12 2022

Le 23 juin 2003, Jacques Chirac, président de la République, recevait à l'Élysée les obédiences maçonniques afin de célébrer le 275e anniversaire de l'implantation de la franc-maçonnerie en France. Ne voulant pas être en reste, Nicolas Sarkozy avait organisé à son tour une réception en l'honneur des loges au ministère de l'Intérieur. En France, depuis plus de deux siècles, l'histoire de la franc-maçonnerie est étroitement liée à l'histoire de la 'régénération' révolutionnaire. Comme le rappelait François Hollande lors de sa venue au siège du Grand Orient, le 27 février 2017 : « *Beaucoup de maçons furent [...] des artisans des grands textes de la Révolution* ». Au XIXe siècle, la franc-maçonnerie a joué un rôle décisif dans la naissance de la République laïque : « *Tout au long du XIXe siècle, les maçons se battent pour l'avènement de la République* », insistait Hollande.

Issus de la franc-maçonnerie

Lorsque les Républicains accédèrent au pouvoir, à la fin des années 1870, la grande majorité des présidents du Conseil et des ministres appartenait à la franc-maçonnerie, à l'instar de Jules Ferry, de Léon Bourgeois, de Camille Pelletan, d'Émile Combes, de René Viviani... Ils épurèrent la fonction publique, la magistrature et l'armée. Ils mirent en œuvre un programme agressif de sécularisation des institutions, de laïcisation de l'école et d'expulsion des congrégations.

Cette politique anticléricale conduisit à la destruction programmée de l'école catholique et à la séparation des Églises et de l'État par cette loi du 9 décembre 1905 qui, loin d'être une loi d'apaisement comme on le lit trop souvent, fut une loi de combat ambitionnant d'éradiquer en France l'influence et même la présence du catholicisme afin de mieux lui substituer cette religion du citoyen, imaginée par Jean-Jacques Rousseau avant d'être théorisée par Ferdinand Buisson, qui reposait sur la sacralisation de la République et sur « *la sainteté du contrat social et des lois* », en un mot, la

religion de la Laïcité. Les liens entre régime républicain et franc-maçonnerie étaient alors si étroits que le convent du Grand Orient pouvait affirmer en 1894 : « *La franc-maçonnerie qui n'est autre que la République à couvert, comme la République n'est autre que la franc-maçonnerie à découvert* ». L'adoption par la République de la devise maçonnique : "Liberté, égalité, fraternité" en est une illustration. « *La question des principes de la République nous tient particulièrement à cœur* », déclarait Benoît Graisset-Recco, porte-parole du Grand Orient, lors de l'audition des différentes obédiences maçonniques par l'Assemblée, le 5 janvier 2021, à l'occasion de l'examen du « projet de loi confortant les principes de la République ». Cette audition permet de relever ce que la franc-maçonnerie dit d'elle-même. Ainsi, Marie-Claude Kervella-Roux, au nom de la Grande Loge féminine de France, soulignait l'importance de la laïcité : « *Sans la laïcité, nous n'aurions pas acquis la liberté qui est la nôtre aujourd'hui. Elle nous a émancipées par rapport au dogme religieux, favorisant l'égalité des hommes et des femmes, [...] leur accès à la contraception, [...] ainsi que le mariage pour tous, d'où l'importance toute particulière que nous accordons à cette loi.* » La laïcité telle qu'elle est décrite ici ne consiste pas dans la distinction du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, ni même dans une neutralité religieuse soucieuse de la paix civile, elle est un projet idéologique de rejet du « dogme religieux », de rejet de la transcendance, de rejet, au nom du relativisme, du Bien, du Vrai, du Juste et du Beau. Elle est un programme de transformation de la société.

une charte obligatoire...

Ainsi, la récente « Charte de la Laïcité » à laquelle les associations subventionnées reçoivent en ce moment même l'injonction d'adhérer, sous peine de se voir priver de leurs subsides publics, impose aux signataires de « s'engager à promouvoir, et à faire partager, dans chacune des activités menées, la mise en application de la devise républicaine "Liberté, égalité, fraternité" en veillant à une juste application du principe de laïcité ». Or ce programme idéologique réserve depuis deux décennies une place de choix à la lutte contre les discriminations : selon l'article premier de la Charte de la

Laïcité, « la République ne tolère aucune discrimination » - ce qui, imagine-t-on, sera une consolation pour tous ceux qui, ayant refusé récemment de se faire « vacciner » contre le coronavirus, ce qui était leur droit, ont été la cible d'une véritable discrimination d'État, les privant parfois de leur gagne-pain. Ainsi définie, la laïcité n'est pas la neutralité, elle érige la Neutralité en principe idéologique, ce qui est très différent : il n'est pas neutre d'imposer la Neutralité comme principe.

Les obédiences maçonniques, par-delà leurs différences réelles, revendiquent volontiers de jouer le rôle de laboratoires d'idées. Les loges préparent le travail législatif, suscitant des propositions de transformation sociale. Ainsi la franc-maçonnerie prépara-t-elle, au début des années 1970, l'adoption de la loi Veil instituant « l'interruption volontaire de grossesse ». Au fil du temps, plusieurs lois vinrent réprimer durement l'opposition à l'avortement, ériger celui-ci en droit fondamental, un droit que l'Assemblée nationale propose aujourd'hui d'inscrire dans la Constitution. De même, les obédiences maçonniques s'emploient, depuis longtemps déjà, à légaliser l'euthanasie, voire même le suicide assisté, comme le rappelait François Hollande : « *Vous êtes à la pointe des combats actuels [...] pour le droit à mourir dans la dignité* ». Elles « planchent » sur la question du transhumanisme, ce que soulignait là encore Hollande, montrant l'importance de la franc-maçonnerie dans la réflexion normative : « *Vous avez voulu penser les mutations inouïes que les nouvelles technologies du vivant nous laissent deviner et c'est ce qu'on appelle le transhumanisme ou l'homme augmenté. C'est une question redoutable. Jusqu'où permettre le progrès ? Car le progrès ne doit pas être suspecté, nous devons le favoriser. [...] le regard de la franc-maçonnerie est une boussole* ». La franc-maçonnerie est donc « la boussole » de la République. Quelle direction indique cette « boussole » ? Celle de l'autonomie de la volonté, dogme fondamental de la modernité philosophique qui combine à la fois le volontarisme, l'individualisme et le relativisme. Chacun est maître de choisir sa voie, de déterminer ce qui, à ses yeux, est bon et juste, sans être tenu de respecter des règles qui viendraient ordonner sa volonté. Le maçon se revendique affranchi. *Non serviam. Le*

dogme de l'autonomie de la volonté appelle la négation de toute transmission, la négation de l'autorité du droit naturel et la transgression systématique de tous les principes qui en découlent.

Les valeurs sacro-saintes de la république.

Dans cette perspective, la dignité de l'individu ne découle plus de sa nature d'être humain mais de l'autonomie de sa volonté propre, ce qui justifie l'élimination de ceux qui, diminués par l'âge, la maladie ou un accident, ont perdu l'autonomie de leur volonté. Il n'est qu'une limite permise à cette autonomie de la volonté : la soumission imposée aux valeurs sacro-saintes de la République. Lors de son audition, madame Kervella-Roux s'inquiétait de l'existence de « *revendications régressives [qui] remettent en cause nos libertés individuelles, comme les actions d'opposition à l'interruption volontaire de grossesse, [...] les obstacles au droit à mourir dans la dignité. [...] Et le nombre d'écoles hors contrat continue de progresser sur notre territoire* ». En un mot, pas de liberté pour les ennemis de la Liberté. La Liberté abstraite, comme l'avait judicieusement relevé Edmund Burke en 1790, est dangereuse pour les libertés concrètes...

Il est faux de dire que les mairies n'ont plus d'argent pour restaurer les églises

Un maire adjoint répond le 8 août 2023 à un article d'Odon de Cacqueray publié sur 'le salon beige'. Réponse très instructive en ce moment où certains veulent rentabiliser la sauvegarde des bâtiments lorsqu'ils menacent ruine en les transformant en lieux culturels, ce qui est possible lorsque l'église est désacralisée par le préfet et l'évêque, cas des églises abandonnées depuis des années. Mais il serait juste d'y enlever tout ce qui ferait croire que ce sont encore des lieux religieux (clochers, autels, statues etc). Mais d'autres, plus insidieusement, développant cette logique de la rentabilité et de l'oubli de fin constitutive et exclusive des églises, qui est le culte public ou privé, dans les cas où elles servent encore, imaginent d'en partager l'usage entre le culte et le profane. Comme si le lit conjugal se partageait entre l'épouse et la concubine selon les jours... Le Sénat y pense... et comme d'habitude nos prélats vont se tâter...

« J'ai trente ans, je suis père de famille et maire adjoint chargé du patrimoine à Morannes sur Sarthe-Daumeray dans le Haut Anjou.

Lors du dernier conseil municipal, nous avons voté la restauration des 2 églises de notre commune (3500 habitants). C'est plus de 1 500 000 euros à trouver pour financer ces travaux.

C'est un courage inouï pour des élus ruraux insensibles à la donnée religieuse : ils sont conscients que la pratique religieuse n'existe plus, ils savent que ces églises ne sont presque plus utilisées, ils savent que l'Eglise traverse une crise sans précédent, ils se méfient du curé, ils ne pratiquent plus pour 80 % d'entre eux, ils ne se disent plus catholiques.

Et pourtant, ils s'apprêtent à emprunter aux banques plombant ainsi les finances de la commune pour des dizaines d'années, et ce, pour sauvegarder ces vieilles pierres. Car ils tiennent de tout leur cœur à ce clocher tord du XII^e s. qui les réveille avec l'angélus tous les matins. Et pourtant, ils ne savent même plus ce qu'est l'Angelus. Mais ce clocher est tout ce qui leur reste de patrimoine. Mais ce clocher est leur fierté. Car ce clocher les a vu naître, car ce clocher les verra mourir, car ce clocher est constitutif de leur identité. Car dans la France rurale, la France profonde, la vraie France, les gens sont encore attachés à leurs racines.

Il est faux de dire que les mairies n'ont plus d'argent. On s'attriste de toutes ces églises de villages délabrées, mais remarquez aussi toutes celles qui sont en parfait état dans des villages minuscules ! Ça n'est pas une question d'argent, c'est une question de volonté durable. Les églises en bon état sont celles des villages dont les maires se sont attachés année après année à les soigner, à les rénover et à les embellir. Les églises qu'on rase ce sont les églises des communes qui ne veulent plus les restaurer.

Si les catholiques eux-mêmes en viennent à donner des arguments aux maires qui n'ont pas ce courage, alors la partie est perdue. La solution, cher Odon, n'est pas de transformer notre église rurale en bibliothèque : nous avons déjà bien du mal à installer une simple boucherie sur notre territoire. La solution est que les catholiques investissent leur cité, s'impliquent dans la vie de leur village et rendent ainsi à Dieu l'argent qui doit être mis dans ses églises et qui partira sans cela dans les lampadaires nouvelle génération et les dos d'ânes. »

René Coty. Le sage de la République J.-B. d'Onorio PUAM, 2022, 372 p., 30 €.

Marie-Pauline Deswarte Homme Nouveau 23/09/23

René Coty est un président de la République peu connu. Dans un ouvrage collectif réalisé avec des spécialistes de renom, le professeur d'Onorio vient de le sortir de l'oubli. Ce n'est que justice pour l'homme politique : conseiller municipal, député, sénateur, président de la République. Il est aussi le technicien de la Constitution : sous le gouvernement de Vichy, il a élaboré, avec des sénateurs, un projet de constitution pour De Gaulle. Il participe à l'élaboration du texte de 1946. Lorsqu'il devient Président de la IV^e République, il montre sa capacité à dénouer les crises gouvernementales. Sous la Ve République, il s'oppose à l'élection du Président au suffrage universel, ainsi qu'au présidentielisme. Enfin, il est celui qui a su faire passer ce qu'il pensait être l'intérêt général avant sa propre carrière. En particulier, avec une grande détermination, il favorise le retour de De Gaulle, en mettant son mandat dans la balance ; il le persuade de se présenter devant l'Assemblée nationale.

René Coty est un président de la République peu connu. Dans un ouvrage collectif réalisé avec des spécialistes de renom, le professeur d'Onorio vient de le sortir de l'oubli. Ce n'est que justice pour l'homme politique qui a joué un rôle majeur dans la naissance de la V^e République. Celui que beaucoup s'accordent à trouver ordinaire a su, par sa sagesse, se hisser à la hauteur des circonstances extraordinaires de la guerre d'Algérie. Sa personnalité nous intéresse tant elle présente de traits qui le rendent attachant, mais aussi parce qu'il a tenté d'adoucir la violence de la guerre révolutionnaire qui ravageait alors notre pays.

Puis il s'efface. Le personnel politique, dont De Gaulle, sera souvent inélegant à son égard. Et pourtant il voyait clair. Par exemple, à propos du Conseil constitutionnel dont il fut membre de droit, il pensait que trancher les difficultés politiques n'était pas l'affaire des juges. Ainsi, il nous alertait par avance sur le risque de gouvernement des juges que – hélas – nous connaissons actuellement.

René Coty est d'abord l'homme de l'enracinement local, très cultivé, fin lettré, convaincu de la primauté spirituelle de la France. Il veut promouvoir la famille, en particulier par le suffrage familial. Près du peuple, il a franchi tous les degrés de la représentation

Le Trésor des Randols, Ed. de Randol, 2022

L'abbaye de Randol a édité ce Trésor des Randols, pour être comme 'une somme sur ce que représente la Chrétienté', fondée sur la famille, dans le cadre de la vie d'un village. Récompensé par l'Académie des Arts, Sciences et Belles-Lettres de Clermont-Ferrand (janv 2023) L P Crignon en a fait une recension (Sedes Sapientiae), reproduite ci-après. Commandes : magasinrandol.com ; Decitre, Fnac, votre libraire.

En fév. 1976, Mme Guittard, dernière habitante du petit village de Randol, en Auvergne, confie à une amie, hôte du monastère : « J'ai un trésor, mais il ne faut en parler à personne ». Ce trésor, c'est la sagesse paysanne et profondément chrétienne des habitants de Randol. Mme Guittard l'avait reçu de sa mère et surtout de sa grand-mère, Marie Savignat, avec la mission de ne pas le laisser perdre : « *Quand je ne serai plus là, il faudra continuer à faire vivre le Trésor, à l'aimer. Le Trésor, il est fait des choses de tous les jours, de tous les temps. C'est en restant tout près des choses, en vivant avec elles qu'on est heureux... Le Trésor, c'est Celui qui conduit tout qui nous l'a donné* »

Mais à qui le transmettre, désormais ? Deux ans avant sa mort, survenue en 1980, Mme Guittard reçoit la réponse de Notre-Dame d'Orcival : les moines bénédictins, établis à proximité du village depuis 1971, seront ses héritiers.

Ce livre, édité par les moines de l'abbaye de Randol, est le recueil des souvenirs de Mme Guittard sur la vie de son village, dans la première moitié du XXe siècle. Un premier chapitre présente le village et ses habitants depuis la fin du XIXe siècle. Les deux chapitres suivants sont consacrés à l'art des plantes et à la vie avec les animaux. Un long chapitre évoque ensuite les « biens spirituels », tout ce qui donne son sens et son prix à la vie commune. Le chapitre suivant évoque la prière des Randols, au fil de l'année liturgique. Le dernier chapitre est consacré à la manière dont on assistait les malades et les mourants, avant de les conduire au « champ du repos ».

Le village de Randol et ses habitants

Randol est un tout petit village d'une vallée de l'Auvergne. Il n'a jamais compté plus de quelque 80 habitants. On s'efforçait d'y vivre en autarcie.

Presque tous les meubles et les ustensiles domestiques étaient faits par les habitants, avec toujours le souci qu'ils fussent à la fois beaux et utiles. Ils étaient faits pour durer et se transmettre d'une génération à l'autre.

Dans le premier chapitre, consacré aux familles du village, se détache la belle figure de Madame Savignat, dite « grand-mère Marie ». Elle était née le 10 novembre 1843, dans une famille de treize enfants. Elle-même n'aura qu'une fille. Ayant appris à lire, en latin d'abord, puis en français, auprès du prêtre desservant le village, elle connaîtra beaucoup de prières dans les deux langues et pourra diriger les vêpres, le chemin de croix, le chapelet. Elle sera aussi la gardienne vigilante du trésor : dès l'âge de neuf ans, sa mère lui redit tout ce qu'elle avait appris de sa propre grand-mère. Celle qui sera bientôt, pour tous, « grand-mère Marie », aimera à réunir souvent les enfants du village, pour leur apprendre à ouvrir leurs yeux et leurs cœurs aux beautés de la Création, à pratiquer les vertus, et surtout à prier. Grand-mère Marie est partie pour la « patrie des anges », dans la nuit du 12 octobre 1938. Le lendemain, on la trouva étendue, morte, sur son lit, dans ses habits du dimanche. Une main repliée sur son cœur, elle tenait la statue de la Vierge au cœur immaculé. Dans l'autre, son chapelet. Sur une chaise, à côté du lit, son linceul. C'est ainsi qu'après avoir tout préparé elle-même, elle s'en alla, « avec l'humilité du perce-neige et la simplicité de la violette », comme elle aimait dire.

Les fleurs et les bêtes

La vallée de la Monne, où se trouve le village de Randol, est justement très riche en fleurs. C'est pourquoi on y a développé, depuis longtemps, l'art de cultiver les plantes. On s'émerveille, à la lecture des notices, classées par ordre alphabétique, de tout ce que les Randols savaient faire avec les plantes : infusions, potages, compresses, cataplasmes... Beaucoup des herbes utilisées à Randol avaient un nom populaire charmant et édifiant : l'oseille, qui fleurit en temps pascal, est « herbe de l'alléluia », le plantain est « herbe de saint Joseph »... Le respect et l'amour de la création, le sens de la responsabilité envers toutes les créatures, éclatent dans ces pages pleines de sagesse pratique.

Les animaux, à Randol, n'étaient pas seulement d'utiles serviteurs, c'étaient aussi des modèles à suivre... ou non, comme grand-mère Marie l'expliquait aux enfants. Le chapitre qui leur est consacré ne compte pas moins de trente-et-une leçons, tirées de la vie des bêtes. Ainsi, la petite hermine nous apprend la

confiance en Dieu, l'écureuil, la prévoyance et le discernement, les oiseaux savent regarder et se taire, par exemple quand Toené, le simple du village, se met en colère. Mais gardons-nous des sottises vanteries de la pie voleuse ou de l'indocilité des chèvres, qui n'écoutent rien ! Et surtout, retenons, avec grand-mère Marie, ce que seuls les hommes savent faire et qui est très important : « Il n'y a que les hommes qui font un sourire ».

Les biens spirituels

Le quatrième chapitre, sur les biens spirituels, nous conduit au cœur de la sagesse de Randol. C'est un domaine inépuisable. On y apprend comment on doit respecter son corps, sans paresser ni s'épuiser, se garder des « mauvais compagnons », que sont la rancœur, la haine, le désespoir. Savoir aider son prochain, pardonner les injures, vivre avec les bons et les moins bons, donner sa place à chacun. L'histoire du pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, accompli par un Randol au XVII^e siècle, pour le salut de tout le village, est spécialement touchante. Ces gens simples n'étaient pas quiétistes pour un sou. Ils ne ménageaient pas leur peine pour s'assurer le pain quotidien et transmettre les biens de l'âme. Mais ils avaient conscience que, sans l'aide du Seigneur, tous les efforts humains resteront vains. On sent la splendeur de la sagesse catholique dans cette alliance constante du naturel et du surnaturel.

La vie liturgique à Randol

Dans ce village, chrétien, la vie s'écoulait « comme le lait », au rythme des saisons, des travaux agricoles et du calendrier liturgique. Il n'y avait pas d'église, mais on priait au calvaire du Coudet. On y chantait les vêpres, le dimanche et aux grandes fêtes. On faisait le chemin de croix en Avent et en Carême. La prière n'était pourtant pas limitée aux célébrations liturgiques. Au village, comme dit Mme Guittard, on apprenait à dire « Jésus », « Marie », « Joseph », en même temps que « papa » et « maman ». On vivait en compagnie de son ange gardien et, en cas de trouble, on le « prenait par la main », selon le joli mot de grand-mère Marie. On priait en travaillant, on mettait un genou en terre et on se signait en entendant la cloche de l'Angélus de Cournols. On se tournait plusieurs fois par jour vers le cimetière de Liauzun, pour prier pour les âmes en peine. On comprend, à lire ce chapitre, que la foi était, pour les Randols, le « levain » de l'existence, et que la prière « allait avec la vie », comme le dit si justement Mme Guittard.

La Maladie et la mort à Randol

À Randol, bien mourir était la grande affaire de l'existence. Quand un habitant tombait malade et devait s'aliter, on veillait à ce qu'il ne manque de rien et ne soit pas isolé. Les femmes préparaient son panier de malade, des hommes venaient pour lui parler de la vie du village. Grand-mère Marie faisait prier les enfants, les encourageait à faire des sacrifices pour le malade, et surtout à garder l'espérance.

Si le cas s'aggravait, on prévenait le prêtre, sans attendre l'agonie. Mme Guittard se rappelle tous les détails des dernières cérémonies qui devaient préparer le mourant à partir. Grand-mère Marie apportait la « Vierge des mourants », la statue couronnée de Notre-Dame du Port. Dans ces moments, le malade n'était jamais laissé seul. « On ne quitte pas un mourant, on reste auprès de lui, on prie avec lui doucement et on l'entoure de beaucoup d'amour. Si vous saviez comme on a besoin d'être aimé à ce moment-là. (...) Quand la mort vient, le Mauvais est là, avec sa horde de petits qui livrent bataille pour faire perdre l'espérance ; (...) La mort, c'est un combat du corps, mais aussi un combat de l'âme » (p. 429). Le prêtre communiait le malade, donnait l'extrême-onction et restait prier avec lui. Les assistants priaient les litanies des mourants, le Libera me, le De profundis.

Une fois que la famille avait été « visitée par la mort », selon le beau mot de la famille Savignat, on allumait près du défunt un cierge ou une lampe à huile, pour rappeler que « le corps n'est plus, mais l'âme est bien vivante », comme disait le prêtre. Le plus âgé de la famille s'avancait devant la bière et disait, au nom de la famille : « En famille, faisons le pardon des injures, et demandons à être pardonnés » (p. 430). Puis, c'était la toilette du mort et la mise en bière. Les femmes se chargeaient d'envelopper le corps, d'une manière bien précise, fixée par la coutume, dans le linceul, un beau linge brodé, préparé longtemps à l'avance : « Même dans la mort, il faut savoir mettre du beau, il faut savoir honorer la mort, car celui qui part là-haut est une créature de Celui qui conduit tout » (p. 437). À Randol, les petites filles apprenaient à coudre et à broder dès l'âge de dix ans et leur grand-mère leur faisaient broder le linge qui serait leur linceul.

Le cercueil ayant été refermé et cloué, quatre ou six hommes se chargeaient du difficile transport jusqu'à l'église de Cournols, puis au cimetière. Tout le village se rendait aux obsèques, « car, devant la mort, rien ne résiste, et tout se pardonne » (p. 441). Enfin, venait la procession au « champ

du repos » et là, le bel usage de « faire l'honneur de la terre » : le prêtre, puis les assistants, prenaient un peu de terre à deux mains, la gardaient un moment, puis la jetaient sur le cercueil, descendu dans la fosse. Au retour, on faisait halte auprès des croix du chemin, on jetait du sel béni pour éloigner le Mauvais. Tous ces gestes fixés par la coutume, cette ritualisation de la mort, montraient ce qu'elle est vraiment : un drame simple et profond, la dernière aventure de la vie, et la plus importante. « Il faut », disait Juliette Savignat, « apprendre à regarder sa mort avec la simplicité de la violette et la docilité de la fleur des champs, qui savent vivre et mourir ensemble » (p. 452).

Conclusion : garder notre trésor et vivre tout près des choses

En refermant ce beau livre, nous retiendrons deux choses. D'abord, que les chrétiens ont un trésor sans prix de doctrine, de morale, de sages coutumes. Il s'y trouve tout ce qu'il faut pour parvenir à la vie éternelle et à la résurrection, pour « tourna vieuvre », comme on disait à Randol. Veiller sur ce trésor, l'enrichir encore et surtout le transmettre, est une question de vie ou de mort, dans ce monde et dans l'autre. Ensuite, gardons précieusement la recommandation de grand-mère Marie. On peut être heureux en cette vie, même avec peu, mais à deux conditions : vivre « tout près des choses », rester en contact, par nos sens, avec les créatures de « Celui qui conduit tout », et ne pas oublier de nous adresser souvent à lui, pour louer, demander, remercier. « Il faut prier comme on respire, mes enfants » (p. 31).•

La primauté de la foi sur l'obéissance au Pape

| P. Paul Cocard, éd. Dominique Martin Morin, 150 p, 2023, 11,50 € |

La foi des premiers chrétiens, reçue des apôtres, est celle que l'Église d'aujourd'hui doit professer, même si beaucoup de catholiques réclament une nouvelle morale et même un nouveau Credo. La Révélation ne vient pas du peuple, mais d'En-Haut. Moïse assisté de l'Esprit de Dieu en a témoigné devant le peuple hébreu et son veau d'or. Aucune autorité ne peut corriger ce dépôt sacré.

Ce livre du père Paul Cocard, prêtre de la communauté des Frères de Saint-Jean, docteur en histoire, montre que l'Église est aujourd'hui victime du développement du culte papal et de son corollaire, l'ultramontanisme, depuis le XVIII^e siècle. La proclamation de l'infailibilité au concile Vatican I a

servi à justifier un accroissement des interventions du successeur de Pierre dans la vie des églises locales et des fidèles. Ce dernier bénéficie en outre de la complicité des médias lorsqu'au nom de la pastorale, il délaisse la doctrine de l'Église et se soucie de plaire au monde. Pourtant, le successeur de Pierre ne doit jamais être assimilé à son Maître, le Christ : il est nécessaire de relativiser constamment son autorité à la foi des Apôtres et à la tradition de l'Église. Son infaillibilité est en fin de compte assez limitée. Sa faillibilité au contraire est grande. L'histoire de l'Église en témoigne suffisamment, de Irénée à Newman en passant par St Bernard et Ste Hildegarde. Aux catholiques désemparés par certains gestes et propos de l'actuel successeur de Pierre, ce petit livre offre les repères historiques et doctrinaux, avec clarté et simplicité, mais toujours sérieusement documenté nécessaires à maintenir le regard sur les réalités d'En-Haut pour persévérer adéquatement dans le combat de la foi.

TEXTE DU MOIS

« *Noël, une nuit de lumière* » (Sainte Thérèse)

Thérèse Martin – qu'on appellera plus tard sainte Thérèse de Lisieux – s'est véritablement convertie un 25 décembre. Elle raconte elle-même cette grande étape, un an avant de mourir (en 1897), dans ses manuscrits autobiographiques.

« Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion. Nous revenions de la messe de minuit où j'avais eu le bonheur de recevoir le Dieu fort et - puissant. En arrivant aux Buissonnets, je me réjouissais d'aller prendre mes souliers dans la cheminée, cet antique usage nous avait causé tant de joie pendant notre enfance que Céline (l'une de ses quatre sœurs, Ndlr) voulait continuer de me traiter comme un bébé puisque j'étais la plus petite de la famille...

Papa aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie en tirant chaque surprise des souliers enchantés, et la gaîté de mon Roi chéri augmentait beaucoup mon bonheur, mais Jésus voulant me montrer que je devais me défaire des défauts de l'enfance m'en retira aussi les innocentes

joies, il permit que Papa fatigué de la messe de minuit éprouvât de l'ennui en voyant mes souliers dans la cheminée et qu'il dit ces paroles qui me percèrent le cœur : "Enfin, heureusement que c'est la dernière année !"

Je montais alors l'escalier pour aller défaire mon chapeau, Céline connaissant ma sensibilité et voyant des larmes briller dans mes yeux eut aussi bien envie d'en verser, car elle m'aimait beaucoup et comprenait mon chagrin : "Ô Thérèse ! me dit-elle, ne descends pas, cela te ferait trop de peine de regarder tout de suite dans tes souliers".

Mais Thérèse n'était plus la même, Jésus avait changé son cœur ! Refoulant mes larmes, je descendis rapidement l'escalier et comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers et les posant devant Papa, je tirai joyeusement tous les objets, ayant l'air heureuse comme une reine. Papa riait, il était redevenu joyeux et Céline croyait rêver !...

Heureusement c'était une douce réalité, la petite Thérèse avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à 4 ans et demi et c'était pour toujours qu'elle devait la conserver !...

En cette nuit de lumière commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel... En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en dix ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut. [...] Il fit de moi un pécheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais [pas] senti aussi vivement... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse !... »

Quitter l'enfance... mais pour être plus heureux ! Thérèse, ce jour-là, en rencontrant Dieu, s'est arrachée au monde de l'enfance. Pour autant, toute sa vie, elle cherchera à être comme un enfant dans les mains de Dieu. On ne peut grandir en Dieu si on ne se quitte pas soi-même, mais on ne peut se quitter soi-même, sans le don de Dieu. "*En cette nuit où [Jésus] se fit faible et souffrant, écrit Thérèse, Il me rendit forte et courageuse.*" C'est ainsi qu'en devenant sainte, Thérèse a trouvé le bonheur parfait, dès ici bas, et cela a commencé un jour de Noël !